10328
Lot 1
1921

Descombels

Discours

prononcé au Temple de la Raison

le 30 frimaire an II
(20 décembre 1793)

sur la Superstition -

et Compte rendu de la fête de la raison
(Discours et Déclarations sur un Baptême
Civique et Hymnes du Carré)

Toulouse

an II

20 decembre 1793

n° 9

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS LE TEMPLE

CONSACRÉ A LA RAISON,

A Toulouse, le décadi 30 Frimaire de l'an second de la République française.

PAR le citoyen DESCOMBELS, Procureur-Général-Syndic du Département de Haute-Garonne.

CITOYENS FRERES ET AMIS,

VOICI la seconde fois que nous nous réunissons dans ce temple consacré à la raison, pour lui offrir un culte digne d'elle. Ce nombreux concours de citoyens atteste que ce n'est pas une vaine curiosité qui vous attire à cette fête. Affranchis des fers de la superstition, libres des préjugés dont elle avoit infecté notre enfance,

THE NEWBERRY LIBRARY

comme des entraves dont le despotisme avoit environné notre âge mûr, nous venons, sous les auspices de la liberté, consulter le grand livre de la morale & de la raison éternelle, jouir de la lumiere de ce flambeau divin que l'Etre suprême a mis en chacun de nous, & nous féliciter d'être nés dans le siecle heureux qui a vu dissiper toutes les ténebres dont son éclat avoit été jusqu'à présent obscurci, & cesser tous les malheurs dont cet aveuglement étoit la cause.

Quel sombre tableau ne nous présente pas le souvenir de tous les maux qui ont dû leur naissance à la superstition ! Source féconde de calamités & de désastres, elle a long-temps déshonoré l'espece humaine, provoqué contr'elle tous les fléaux, détruit des générations entieres, dépeuplé une partie du monde, & tenu l'autre dans la captivité, la honte & le malheur. L'homme dégradé par cette maladie funeste, a méconnu le plus noble de ses attributs, celui de sa raison: c'est par elle qu'il s'éleve au-dessus de tous les animaux ; qu'avec des sens moins parfaits, des forces moins grandes, il les a tous soumis à son empire, il les a tous fait servir à son usage & à ses besoins ; & l'homme avili par la superstition, s'est effrayé du vol des oiseaux, a prostitué son culte aux plus vils animaux, & demandé son bonheur & sa vie à un métal insensible qu'il venoit de façonner de ses mains. Asservi par cette di-

vinité cruelle, il a outragé l'humanité, la nature ; il a prêté au Dieu qu'elle lui a forgé, toutes les paſſions dont il étoit animé ; il s'eſt peint un Dieu jaloux, vengeur, féroce, inexorable ; il a été inhumain, parjure & meurtrier. Auſſi le ſang a coulé, le fer & le feu ont dévoré les habitans de la terre. Innocens & coupables, tous ont été confondus dans d'affreuſes proſcriptions : des échafauds ont été dreſſés, des ſupplices qui effrayoient la nature ont été inventés ; & le glaive de la juſtice eſt devenu l'inſtrument du crime, des perfidies & des vengeances.

Sans remonter à des temps éloignés, notre hiſtoire ſeule nous offre une liſte effrayante des malheureuſes victimes du fanatiſme & de la ſuperſtition. Animés de leur rage que ſouffle dans tous les cœurs un prêtre farouche, les Européens ſe portent par milliers dans les plaines de l'Aſie. Dans leur aveugle tranſport, ils abandonnent leur patrie, leur fortune, leurs femmes, leurs enfans, pour aller porter le carnage & la mort chez une nation nombreuſe qui n'avoit d'autre crime que celui de profeſſer une religion différente. Avides de ſang, ils ne cherchent qu'à multiplier leurs victimes, ils les offrent en ſacrifice au Dieu de la ſuperſtition ; & le chef de ces hordes barbares, ſouillé de crimes & d'aſſaſſinats, eſt regardé comme l'ami, comme l'élu de ce Dieu qu'ils outragent & déshonorent. C'eſt la cauſe de ce Dieu que des hommes

indignes de ce nom croyoient venger par les massacres qui souillent tant de pages de notre histoire ; & ce jour si cruel pour l'humanité, si honteux pour la mémoire de nos peres, qui fut pour la France entiere un jour de deuil & de malédictions, trouva long-temps des apologistes. Et quels fruits avons-nous retiré de tant de malheurs ? Les sciences les plus nécessaires aux hommes, les vérités les plus utiles n'ont coûté aucuns regrets, aucunes larmes ; & tant de flots de sang n'ont servi qu'à faire surnager des erreurs funestes, ou n'ont produit que des disputes oiseuses dont la plupart des hommes ont été la victime, tandis que quelques fourbes adroits s'approprioient leur substance, & s'engraissoient de leurs dépouilles : eux seuls ont profité de ces malheurs ; & la puissance sacerdotale, fortifiée par l'arme du fanatisme, a élevé sur les cendres de ses nombreuses victimes le trône d'où elle a long-temps effrayé l'univers.

C'est la superstition qui, pour étendre ses droits & ses conquêtes, a successivement resserré ou détruit tous les liens des gouvernemens civils ; c'est elle qui tour-à-tour, suivant ses vues ambitieuses, a vendu les peuples aux rois, & les roisaux assassins ; tantôt elle a enchaîné les hommes par des liens ridicules ou honteux, tantôt elle les a relevés des sermens les plus saints, des lois de la reconnoissance & de l'honneur. Toujours unis avec le des-

potiſme, par un pacte fatal à l'humanité, perfide même envers lui quand ſes intérêts lui en ont fait la loi, la ſuperſtition n'en avoit d'autre que d'augmenter le nombre de ſes eſclaves, d'appeſantir leur joug, & de s'aſſurer des miniſtres, en excitant en eux les paſſions les plus avides, en ſatisfaiſant juſqu'à leurs moindres fantaiſies.

L'hiſtoire de ces miniſtres n'eſt que le récit de leurs exactions, ou plutôt de leurs forfaits. Si pour ſoutenir leur puiſſance & leur faſte inſolent, les biens des familles ont été enlevés aux femmes & aux enfans, ce ſont eux qui ont perſuadé à des eſprits crédules que ces pieuſes donations remettoient tous les crimes. Si des titres faux, des actes ſuppoſés ont attaqué la propriété du citoyen & envahi le domaine du pauvre, eux ſeuls en ſont les auteurs. Si le vice & le déſordre ont levé une tête altiere, conſacré ſes fureurs, ſanctifié ſes crimes par les apparences de la religion, eux ſeuls en ſont les auteurs. Si le deuil & la déſolation ſont entrés dans les familles, ſi les vertus ſociales ont été outragées, ſi l'innocence a été ſéduite & la vertu ſacrifiée, c'eſt encore à eux que nous devons tous ces malheurs.

Sourds à la voix de la nature, eſclaves des plus viles paſſions, ils profanoient les noms d'époux & de peres; perfides à la morale que leurs bouches annonçoient, couvrant leurs vices par leur hypocriſie, armant de fer & de poi-

ſon les mains de leurs crédules victimes, ils cachoient leurs crimes par des crimes nouveaux. Qu'ils fuyent loin de nous, qu'ils emportent dans les repaires où ils ont été ſe cacher, la honte de leurs longs forfaits & le regret de les voir inutiles. Si leur vengeance eſt encore altérée de ſang, s'ils veulent encore ſe repaître de cet affreux breuvage, qu'ils voient les déplorables ſuites du fanatiſme dont avant leur départ ils ont ſecoué parmi nous le funeſte flambeau ; qu'ils voient la France déchirée, rappelant inutilement des malheureux qu'ils ont ſéduits ; qu'ils applaudiſſent à la frénéſie de leurs aveugles ſuppôts. Et c'eſt au nom d'un Dieu de paix qu'ils ont prodigué ces fureurs ! c'eſt pour ſon culte qu'ils ont fait couler tant de ſang ! Non. Ils ont dit : « Nos jouiſſances ſont détruites, notre puiſſance eſt anéantie, nos vices ſont découverts ; réuniſſons-nous, attaquons cette puiſſance qui veut nous ſoumettre ; armons-nous du prétexte de la religion ; faiſons d'un ſerment légitime la pomme de diſcorde qui doit diviſer la France entiere : qu'ils ſoient nos amis ceux qui s'y refuſent, que les autres périſſent. Ainſi l'ange exterminateur frappa autrefois de milliers de victimes ; ainſi la nation juive, par l'ordre du Très-Haut, égorgea en un jour un peuple entier. » Ils ont dit, & des fanatiques ſéduits ont exécuté leurs affreux complots. Plaines de

la Vendée, champs arrosés du sang de tant de Français, vous déposerez à jamais contre les fureurs du fanatisme; vous attesterez les forfaits dont il a signalé parmi nous ses derniers instans; vous graverez dans tous les cœurs une haine salutaire pour ses perfides manœuvres.

Qu'il est différent ce culte de la raison & de la morale! qu'il présente à nos yeux un tableau bien plus consolant! Ce n'est pas les mains teintes de sang, que l'homme vient dans son temple; ce ne sont point les dépouilles du pauvre, de la veuve, de l'orphelin qu'il vient offrir sur ses autels; ce n'est point par des forfaits, par des affronts à l'humanité qu'il célebre son culte. L'amour des hommes, le respect de soi-même & des droits de ses égaux, voilà ses dogmes; l'amour de la patrie, la bienfaisance, la charité universelle, voilà ses pratiques; les hommes les plus justes, les plus utiles à leurs semblables, voilà ses apôtres & ses prêtres. Un pere remplit dignement ces devoirs, en formant aux vertus civiques les enfans qui doivent un jour le remplacer; une épouse, en se livrant avec joie à ces soins multipliés & touchans si doux au cœur d'une mere; le fils, en aimant les auteurs de ses jours, acquitte tout ce qu'il leur doit, satisfait aux devoirs de la nature dont la piété filiale est le premier, & s'habitue ainsi à la pratique de toutes les vertus dont elle est

la ſource. Un fils animé de ce ſentiment, c'eſt le fils que toutes les familles déſirent, que le reſpect ſuit par-tout, que par-tout l'eſtime & l'amitié préviennent, que le témoignage de ſa conſcience met à l'abri de toute crainte, qui ne voit autour de lui que le bonheur qu'il répand. C'eſt l'eſpérance de la patrie, le modele qu'elle propoſe à tous les enfans, la récompenſe qu'elle promet à tous les peres. Et de quelles vertus ne doit pas donner l'exemple, celui qui dès ſon enfance s'eſt formé à les cultiver toutes!

L'homme éclairé par le flambeau de la raiſon, ſe félicite de la lumiere dont il jouit; mais il reſpecte ceux pour leſquels elle n'a pas encore brillé. Il déſire d'en propager l'éclat; mais il craint de faire le malheur de ſes ſemblables. Il voit leurs erreurs, & les ſouffre; il ne provoque point contre eux la colere du ciel, il n'arme point les puiſſances de la terre; il ne connoît d'ennemis que ceux de ſa patrie, d'autres ſentimens que l'amour qu'elle lui inſpire. Et qu'eſt-ce que l'amour de la patrie, ſinon l'amour de l'humanité entiere conſidérée dans ſes rapports plus immédiats avec nos parens, nos amis, nos voiſins, ceux qui habitent le même ſol, qui obéiſſent aux mêmes lois? Qu'eſt-ce que la vertu républicaine, ſinon le déſir d'être utile à ſes concitoyens, de mériter leur eſtime, de jouir du bonheur qui eſt le prix des ſervices qu'on

leur a rendus ? Que des conquérans comptent leurs triomphes par le nombre des malheureux qu'ils ont faits, que les rois achetent par des méfiances multipliées le droit d'étendre leurs lois malfaisantes sur quelques provinces de plus : aux yeux de la raison, ce ne sont que des assassins plus coupables, parce qu'ils se souillent de crimes avec plus d'impunité. Le vrai républicain, tranquille sur sa propriété, ne réclame que les droits de la nature & des gens. Aussi éloigné de porter l'agression chez ses voisins, qu'ardent à repousser l'insulte, il est sourd à la voix de l'ambition, au désir des conquêtes ; il ne courbe point sa tête servile sous les lois d'un despote ; il pese à la balance de la raison ces tyrans couronnés dont les caprices sont consacrés par un peuple nombreux comme l'expression de la volonté de tous. Il les voit avec toute leur petitesse, leurs vices, leurs crimes, & de plus l'aveuglement de leurs esclaves ; il plaint leur avilissement, mais il ne va point les forcer à secouer le joug qu'ils veulent porter ; il ne veut point leur faire goûter un bien dont ils ne connoissent pas le prix. C'est le lion tranquille, ami de tous ceux qui le respectent & ne troublent point son repos ; c'est le lion furieux dont les rugissemens menacent les ennemis de sa tranquillité, & terrasse par la force quiconque attaque sa propriété.

C'eſt à la révolution, c'eſt à la liberté qu'elle a produite que nous devons ces triomphes de la raiſon & de la philoſophie ſur les préjugés religieux ; & cette derniere conquête eſt celle qui a coûté le plus de temps, exigé plus de ſoins. Cependant tout la préparoit de loin, & c'eſt un ſpectacle intéreſſant de voir la ſuite & l'enchaînement des efforts que la raiſon humaine a fait pendant tout ce ſiecle pour ſe débarraſſer des entraves où elle étoit retenue juſqu'à préſent. Ce ſiecle fera époque dans l'hiſtoire des temps : dans ſon commencement le fanatiſme ſi prodigue du ſang de nos ancêtres, avoit ralenti ſes fureurs ; moins cruel, il n'en étoit que plus ridicule ; mais les exils, les empriſonnemens ; mais les menaces de la colere du ciel, les terreurs de l'avenir, tourmentoient encore les malheureux eſclaves des préjugés religieux.

Enfin, ce petit nombre de ſages qui, pour la conſolation de l'humanité, devancent toujours de loin les lumieres de leurs contemporains, oſa élever la voix. L'un répandant à pleines mains le ridicule ſur les erreurs que nos peres avoient revêtu de toutes les frayeurs de leur imagination frappée, les fit rougir de ſe perſécuter pour des chimeres inintelligibles, & les prépara à s'occuper de ſoins plus dignes d'eux. Un autre s'élevant par la penſée & la réflexion juſqu'à la naiſſance des ſociétés, découvrit dans les lois de la nature

même la source des droits de l'homme, traça les limites de l'autorité qu'il doit reconnoître, & posa les principes sur lesquels on devoit la juger. Un ouvrage profond, dépôt de toutes les connoissances humaines & de toutes les vérités consacrées par l'expérience, attira les regards des hommes : on lut, on médita ; les principes de liberté & d'égalité furent reconnus. La frayeur s'empara des rois & des ministres des autels ; l'empire & le sacerdoce toujours unis pour le malheur des hommes, conspirerent contre ces vérités utiles ; mais le coup étoit porté. La raison ne perd point ses droits, elle se cache ; mais en secret les esprits s'éclairent, les ames se fortifient, le courage s'échauffe ; tout est mûr pour une révolution. Les déprédations des cours, le luxe des grands, l'hypocrisie des prêtres, l'injustice des tribunaux, le désordre des finances, la morgue insolente des dépositaires de l'autorité publique, en avoient marqué l'époque. En un instant le peuple assoupi se réveille, il renverse tout ce qui s'oppose à sa fougue. Liberté est le cri général : la génération naissante proclame ses principes, le mouvement commun emporte tous les esprits ; Liberté, c'est un triomphe rapide remporté sur le despotisme & la tyrannie.

Quelle immense carriere nous avons parcourus en peu de temps ! quelle distance entre les premiers efforts du peuple français soulevant le

fardeau dont il étoit accablé, & ce même peuple debout sous les auspices de sa raison, sous la seule protection de ses propres forces, consacrant le droit inaliénable & imprescriptible de sa liberté, détruisant l'influence funeste d'un culte superstitieux & ridicule qui avoit si long-temps dominé les esprits ! La raison, la morale publique, l'amour de l'humanité ont enfanté ces prodiges, ont triomphé de tous les obstacles & de toutes les sectes ; & dans toute l'étendue de la république, les Français sont réunis par un même culte & sous les mêmes lois. Affranchi de toutes erreurs politiques & religieuses, le vrai républicain ne connoît de passion que l'amour de sa patrie ; il sacrifie tout à ce sentiment qui le domine : les jouissances de l'ambition, celles de la fortune, les affections les plus douces, rien ne lui coûte, rien n'excite ses regrets ; si la voix de la patrie le rappelle d'un poste où elle l'avoit élevé, il en descend sans murmure, & les derniers instans de son ministere sont consacrés à donner à ses concitoyens l'exemple de l'obéissance aux lois.

Citoyens, ce sont ces lois saintes qui sont notre force & notre gloire ; elles ont élevé nos ames, elles nous ont appris à jouir de notre raison ; & par un service réciproque, la raison nous a appris à les découvrir, les proclamer & les chérir. Elles nous assurent des droits à la

reconnoiſſance publique. Notre exemple, n'en doutez pas, ſera utile au monde entier; c'eſt avec le temps que la raiſon triomphe de tous ſes ennemis : ſes pas ſont lents, mais aſſurés. En vain les tyrans veulent-ils l'éloigner de leurs ſujets, élever entre eux & nous une barriere inſurmontable, elle pénetre malgré leurs remparts, malgré les bataillons armés qu'ils nous oppoſent; elle ſe propage par leurs propres efforts. Ce n'eſt pas en vain que leurs ſoldats touchent le ſol de la liberté; ils en rapporteront ſur leur territoire l'eſtime des Français, le reſpect de leur courage, le ſentiment de leur force, la connoiſſance & l'amour de leurs principes; ils ſauront que les rois ont fait le malheur des peuples, que ſans eux l'ambition & le déſir des conquêtes ne déchireroient point l'Europe, qu'elle ne ſeroit habitée que par de vaſtes familles de freres unis par l'humanité & la réciprocité des ſervices; ils le ſauront, & la raiſon victorieuſe les éclairera auſſi de ſon flambeau, les amenera devant ſes autels. Héros menſongers de la fable, & vous qui fîtes les beaux jours & la gloire de Sparte & de Rome anciennes, légiſlateurs, philoſophes, guerriers magnanimes, ceſſez de prétendre aux premieres places dans les faſtes du monde; le peuple français vous a ſurpaſſé dans l'art difficile d'éclairer les hommes,

dans l'art pénible des combats ; il a rempli ſes brillantes deſtinées : appelé à venger la terre des longs forfaits de l'autel & du trône, il a renverſé ſes honteuſes idoles, il a placé l'immortel dépôt de ſes lois ſur la colonne inébranlable de la liberté univerſelle : les fondemens de cette colonne repoſent dans les entrailles de la terre, ſon ſommet pénetre juſques dans les cieux.

Ainſi un phare nouveau élevé par une nation bienfaiſante ſur les bords d'une mer orageuſe, pour annoncer un port juſqu'alors inconnu aux navigateurs, fixe d'abord leurs regards, les effraie, & leur fait craindre des écueils cachés ; bientôt ils s'en approchent avec prudence, ils découvrent la route qui les y conduit, & viennent y trouver le repos de leurs fatigues & l'oubli de leurs dangers. Leur exemple eſt bientôt imité, & les vaiſſeaux de toutes les nations abordent ſans défiance, cet aſile aſſuré contre les fureurs d'une mer irritée. Telle la révolution françaiſe qui a d'abord étonné les peuples de l'Europe, leur a fait craindre les déſordres & le déchirement des ſociétés qui l'habitent, bientôt mieux appréciée & mieux connue, ne leur préſentera plus que le triomphe de tous les principes qui aſſurent les droits naturels de l'homme, & la force légitime des gouvernemens. Nous, leurs aînés dans le culte de la liberté & de l'égalite, nous aurons oublié les combats par leſquels

il nous la faut assurer aujourd'hui ; nous applaudirons à leurs efforts généreux pour marcher sur nos traces, & disputer à leurs ennemis la conquête de leurs droits.

Morale éternelle, fille de la raison & de la philosophie, dont les dogmes sont renfermés dans ce dogme unique: « SOIS JUSTE, ET AIME TA PATRIE », c'est à toi que nous devrons notre bonheur, notre tranquillité ; c'est toi qui réuniras tous les peuples de l'univers par les sentimens réciproques de concitoyens, d'amis & de freres.

Les grenadiers du bataillon de Saint-Sernin, ayant présenté par députation l'enfant d'un de leurs camarades à la société populaire, pour recevoir l'acolade civique du président, en remplacement de nos baptêmes gothiques, il fut délibéré que la même députation transporteroit cet enfant au temple de la Raison, où ayant été admise à la tribune, DESBARREAUX, qui en étoit l'orateur, a dit :

CITOYENS,

C'EST dans le temple de la Raison, ce sanctuaire de l'égalité, que les grenadiers de Saint-Sernin viennent présenter cet enfant à la

patrie ; à la patrie, cette mere sacrée dont des mains sacrileges ont osé tenter de déchirer le sein, mais que la piété filiale des bons sans culottes dédommage des manœuvres coupables de ses enfans ingrats.

Puisse ce baptême civique, en remplaçant les eaux lustrales dont les prêtres menteurs nous arrosoient à notre naissance, imprimer dans l'ame pure de cet être intéressant & foible, le germe des vertus sociales que nous inspire l'amour de la république, & lui rappeler à jamais le jour solennel où, dans ce temple auguste, en foulant aux pieds l'hydre du fanatisme, de la superstition & de l'erreur, on a parlé à nos concitoyens le langage de la vérité !

Heureux enfant d'un pere & d'une mere libres, tu naquis républicain, les chaînes du despotisme n'entourent point ton berceau ; n'oublies jamais la dignité de ton origine. Et vous, peres & meres sensibles, qui êtes dans cette enceinte, que l'amour de la patrie embrase, jurez avec nous de remplir vos devoirs, & de faire sucer à vos enfans la haine des rois, avec le lait de la liberté.

POÈME

POÈME

DE LA COMPOSITION

DU CITOYEN CARRÉ;

Récité à la fête célébrée le Décadi 30 Frimaire, dans le Temple de la Raison, à Toulouse.

Tombez, tombez, autels de l'impoſture :
Releve-toi, temple de la nature,
Où rougiſſant de mentir à ſon cœur,
Un peuple libre abjure enfin l'erreur.
Quel calme regne en cette heureuſe enceinte !
La confiance a remplacé la crainte :
L'homme y reprend toute ſa dignité ;
La Raiſon ſeule eſt ſa divinité.

Raison auguſte, inviſible puiſſance,
Toi que le ſage honoroit en ſilence,
Toi dont ſa main vient de briſer les fers,
Pardonne aux maux que nous avons ſoufferts,
Et ton injure & notre oubli funeſte ;
Le mal n'eſt plus, mais la leçon nous reſte.
La Liberté nous ramene à ta loi,
La Liberté nous rend dignes de toi.

Dans les beaux jours du monde en ſon enfance,
C'eſt la Raiſon qui fit notre innocence ;
Elle applanit la route du bonheur.

Les cultes faux ſont enfans de la peur ;
Elle écarta leurs images ſiniſtres,
Leur pompe vaine & leurs plus vains miniſtres ;
Une ame pure étoit l'unique autel
Qu'elle élevoit entre l'homme & le ciel.
Une ame pure entend ſa voix ſuprême ;
Et qui l'écoute, obéit à Dieu même.
Le ſentiment fit les premiers liens,
Et la raiſon les premiers citoyens :
La terre alors, ſans bornes, ſans partage ;
Étoit de tous le commun héritage ;
L'Égalité créa le ſiecle d'or :
Ah ! ſans l'orgueil, il dureroit encor.
Ce monſtre impur en troubla l'harmonie.
Jour exécrable ! ô jour d'ignominie,
Qui vit ſigner, au mépris de nos droits,
Le pacte affreux des prêtres & des rois !
Peuples trahis, levez-vous : quoi ! la terre
Eſt ſans poignards, & le ciel ſans tonnerre ?
L'erreur ſe rit de mes cris impuiſſans ;
Le prêtre marche à côté des tyrans.
Triſte jouet de leur jalouſe rage,
L'homme gémit ſous un double eſclavage ;
Il vend ſon ſang à la férocité,
Et ſes ſueurs à la crédulité.
L'ambition, la diſcorde, la haine,
Peſent encor ſur cette horrible chaîne.
Peuple, les rois ont déchiré ton ſein :
Le prêtre fut un plus lâche aſſaſſin ;
En ſouriant il frappoit ſa victime :
Sa vertu même eut les excès du crime ;
Il attacha l'erreur à ton berceau,
Et les tourmens à la paix du tombeau.

Du fier deſpote on foule aux pieds le trône ;
Les fers honteux que le prêtre nous donne,
Flétriſſent l'ame, & reſſerrent le cœur
Dans les liens d'une morne ſtupeur,
Ne laiſſent plus à ſa triſte impuiſſance
Que les hochets d'une éternelle enfance.

Le fanatiſme enfin eſt déſarmé ;
Je tremble encor quand l'abîme eſt fermé.
Républicains, la Raiſon nous appelle :
Que la vertu nous raſſemble autour d'elle.
Les préjugés ont eu leurs ſectateurs ;
Que la Raiſon ait ſes adorateurs.
Un peuple libre eſt ſon plus bel ouvrage ;
D'un peuple libre elle attendoit l'hommage.
Si ſon triomphe eſt celui des talens,
Vous qui naiſſez pour vivre indépendans,
Amis du vrai, beaux arts, vous qu'elle éclaire ;
Ornez ſans fard ſon premier ſanctuaire ;
Préſentez-nous ſes plus chers favoris,
De leurs bienfaits, tardif, mais juſte prix !
Là, que Rouſſeau, dans un champêtre aſile,
Forme le ſage, & l'homme dans Emile.
Le Pelletier réclame vos pinceaux.
Qu'ici Marat, en de touchans tableaux,
A la patrie ouvre ce cœur fidelle,
Ce cœur ſanglant & déchiré pour elle.
De nos héros, des martyrs de la loi,
Qui nous peindra l'inébranlable foi,
Les vains remords d'une cité perfide,
Et de Toulon l'infame parricide ?
Par-tout la France, enfantant des ſoldats,
Lance la foudre au ſein des noirs frimats.
Retracez-nous ce dévouement, ces fêtes,

Ce calme auguſte au milieu des tempêtes ;
Des coups du ſort nos lauriers renaiſſans,
La ligue impie & l'effroi des tyrans,
Leur ſceptre affreux briſé dans la pouſſiere,
La Liberté, plus ardente & plus fiere,
Et les Français élevant les humains
A la hauteur de leurs brillans deſtins.
Peuple, en ces lieux tu liras ton hiſtoire :
Tous ces tableaux ſont des traits de ta gloire.
Ici l'erreur courba ta majeſté
Devant l'orgueil & la cupidité ;
Dans la Raiſon tu viendras reconnoître
Tes droits, ton culte & ton unique maître.
Qui plus que toi dut ſe rendre à ſa voix,
Et déteſter les prêtres & les rois ?
Ils ſont cruels, & toi tu nais ſenſible ;
Leur cœur eſt faux, le tien incorruptible :
Seul, tu connois la nature & les mœurs ;
Tu méritois de généreux vengeurs.
Qui ſert ta cauſe, honore la patrie ;
Mourir pour toi, c'eſt renaître à la vie ;
A nos enfans, c'eſt aſſurer un jour,
Et tes regards, & ton plus pur amour.

HYMNE

POUR LA FÊTE DE LA RAISON,

EXÉCUTÉE à grand orcheſtre dans le Temple de la Raiſon, le Décadi 30 Frimaire de l'an 2e. de la République françaiſe.

DESCENDS, ô Liberté ! fille de la nature,
Le peuple a reconquis ſon pouvoir immortel ;
Sur les pompeux débris de l'antique impoſture,
Ses mains relevent ton autel.

Venez, vainqueurs des rois, l'Europe vous contemple ;
Venez, ſur les faux dieux étendez vos ſuccès.
Toi, ſainte Liberté, viens habiter ce temple ;
Sois la déeſſe des Français.

Ton aſpect réjouit le mont le plus ſauvage,
Au milieu des rochers enfante les moiſſons ;
Embelli par tes mains, le plus affreux rivage
Vit environné de glaçons.

Tu doubles les plaiſirs, les vertus, le génie :
L'homme eſt toujours vainqueur ſous tes ſaints étendards ;
Avant de te connoître, il ignore la vie ;
Il eſt créé par tes regards.

Au peuple souverain, tous les rois font la guerre :
Qu'à tes pieds, ô déesse ! ils tombent désormais ;
Bientôt sur le cercueil des tyrans de la terre,
Les peuples vont jurer la paix.

Guerriers libérateurs, race puissante & brave,
Armés d'un glaive humain, sanctifiez l'effroi ;
Terrassé par vos coups, que le dernier esclave
Suive au tombeau le dernier roi.

A TOULOUSE,
Chez la veuve DESCLASSAN, Imprimeur du District & de la Municipalité.